



TRACY ANNE WARREN

Libre avec toi

LIBERTINAGE À CAVENDISH SQUARE

J'AI
LU
POUR Elle

AVENTURES & PASSIONS

Tracy Anne Warren

Tracy Anne Warren est auteure de romances historiques se déroulant durant la Régence. Après avoir obtenu un diplôme d'art à l'université d'Ohio, elle a travaillé pendant plusieurs années dans la finance. Son premier roman a rencontré un succès rapide, en s'inscrivant dans la liste des best-sellers du *USA Today* et en recevant un accueil favorable des lecteurs et de la critique. Elle a depuis été récompensée par de nombreux prix, dont le prestigieux RITA Award en 2007.

Libre avec toi

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LES SŒURS BRANTFORD

Un mari piégé
N° 8563

Une femme piégée
N° 8627

Piégés par le mariage
N° 8709

LIBERTINAGE À CAVENDISH SQUARE

1 – Indésirables assiduités
N° 11611

2 – Si libre, si conquise
N° 11744

TRACY ANNE
WARREN

LIBERTINAGE À CAVENDISH SQUARE – 3

Libre avec toi

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dany Osborne*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

BEDCHAMBER'S GAME

Éditeur original

A Jove Book, published by Berkley,
an imprint of Penguin Random House LLC (New York)

© Tracy Anne Warren, 2017

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2017

1

Londres, Angleterre, mai 1821

Rosamund Carrow sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine quand la voiture, après avoir remonté Chancery Lane, s'arrêta devant l'entrée principale de l'honorable société de Lincoln's Inn, le célèbre collège juridique. Par la petite fenêtre, elle regarda la porte à double vantail de chêne dont la clé d'arc en ogive, datant du xvi^e siècle, portait les armes de Henry de Lacy, comte de Lincoln, celles de Sa Majesté Henri VIII et de sir Thomas Lovell. Un trio fameux pour une institution fameuse.

— Es-tu sûr que j'ai bonne allure ? demanda-t-elle à son frère Bertram, assis sur la banquette opposée dans la douce pénombre qui régnait au sein de l'habitable.

— Évidemment que... que ou... oui. Je ne t'aurais pas laissée sortir de la mai... maison si ce n'était pas le cas.

Elle tapota le gilet blanc et la redingote noire d'homme qui lui étaient si peu familiers pour s'assurer qu'ils étaient bien ajustés, puis la culotte estivale de laine légère noire. Afin que sa tenue fût en accord avec l'étiquette du dîner des gens de loi de ce soir, elle avait également revêtu une longue robe d'avocat noire, des bas de même couleur et des souliers

ornés d'une large boucle d'argent. Le tout emprunté à Bertram, puis ajusté à sa taille. C'étaient les souliers qui avaient posé le plus de problèmes. Elle avait dû les bourrer d'étoffe.

Que ressentait-elle, dans ces habits masculins ? Elle n'en savait trop rien. Bouger sans être protégée par une ample jupe lui faisait un drôle d'effet. Elle avait l'impression que ses formes étaient mises en évidence de manière choquante. Elle n'avait pas l'habitude d'exhiber ses jambes, même si les bas noirs les couvraient. Néanmoins, porter une culotte avait quelque chose d'excitant. Comme si tout à coup elle était libre. Son corps ne subissait plus le carcan d'un corset bardé de baleines, de jupons, d'une jupe. Par contre, que ses seins fussent aplatis par un bandage ne l'enchantait guère. Et elle ne goûtait pas davantage cette cravate que Bertram l'avait aidée à nouer et qui lui serrait le cou comme celui d'une oie qu'on voudrait étrangler.

Le plus troublant, dans ce déguisement, était qu'elle avait dû sacrifier ses longs cheveux châtain. Lorsque sa bonne, au courant du subterfuge – comme le reste de son loyal et discret personnel –, était arrivée devant elle, ciseaux en main, Rosamund avait été à deux doigts de se raviser.

Ensuite, après avoir réfléchi et vivement discuté avec Bertram, elle avait accepté que ses cheveux fussent coupés à hauteur des épaules, une longueur à la mode au siècle précédent qui lui permettrait de les attacher en catogan. Cela fait, elle s'était rendu compte que cette coiffure convenait parfaitement à son visage ovale et ses yeux gris. Ainsi, elle avait l'air plus sérieuse, plus mûre. Un atout, compte tenu de ses vingt-huit ans : cette coupe la faisait paraître plus âgée que ses joues glabres ne le laissaient penser. Une chance, maintenant qu'elle allait se faire passer

pour un homme. Et pas n'importe quel homme : un avocat.

— Rap... pelle-toi de garder ta... voix basse comme lorsque nous avons répété, lui dit Bertram en bégayant comme à l'accoutumée.

— Sans faute, répondit Rosamund, adoptant la tonalité requise sans difficulté.

Si elle s'était révélée incapable de caler sa voix deux octaves en dessous de son timbre habituel, tout le plan serait tombé à l'eau.

Elle laissa Bertram descendre le premier de la voiture, puis le suivit.

Ils traversèrent la cour dans laquelle s'allongeaient les ombres du crépuscule, cernée par le quadrilatère de l'imposant bâtiment en brique de style Tudor.

Elle n'était venue qu'une fois à Lincoln's Inn. Dix ans auparavant, lorsque son père, l'éminent avocat Elias Carrow, s'y était brièvement arrêté pour régler quelque problème. Il lui avait demandé de rester dans la voiture, mais elle s'était glissée dehors dès qu'il était entré dans l'immeuble et avait exploré la cour, escortée de son valet. Elle n'avait bien entendu pas pu franchir la porte et découvrir les salons, mais ce soir, sa curiosité serait enfin satisfaite.

Elle s'efforça de ne pas cligner des yeux derrière ses lunettes alors qu'elle longea avec Bertram un couloir aux murs constellés des portraits des distingués membres passés et présents et de leurs armoiries. Elle s'obligea à garder les épaules carrées et un pas décidé qui n'avait rien en commun avec une douce démarche féminine.

— Tu ne p... peux pas marcher comme une fille, sinon tout se... sera fi... fichu, lui avait dit Bertram lors de leurs séances d'entraînement à la maison.

La gorge nouée, Rosamund déglutit avec peine. Pour l'instant, aucun des hommes présents ne

semblait l'avoir remarquée. Mais que se passerait-il lorsque l'un d'eux la regarderait attentivement ? La prendrait-il vraiment pour le jeune cousin de Bertram ? Ou bien se rendrait-il compte qu'une femme s'était clandestinement glissée parmi cette assemblée de mâles ?

Son pouls battait à tout rompre dans ses tympans. En dépit de toute leur organisation minutieuse, Bertram et elle avaient-ils commis une erreur ? Bertram avait une telle confiance en elle. Il était persuadé qu'elle n'échouerait pas.

Ce plan, c'était l'idée de Bertram. Une idée folle : elle serait son collaborateur et l'aiderait à reprendre les affaires en cours de leur père récemment décédé, sans que l'issue tourne au désastre.

Bertram n'était pas un mauvais homme de loi.

Pas du tout.

En fait, il était même très bon.

Mais à cause de son bégaiement, qui s'amplifiait quand il était sous pression, il n'avait jamais pu faire des étincelles devant la cour. Jusqu'à maintenant, il avait œuvré dans l'ombre de leur père, lequel se présentait lors des procès.

Bien sûr, c'était lui qui avait poussé Bertram à devenir avocat, bien que son fils n'eût jamais été capable de s'exprimer en public sans buter sur les mots. Bertram aurait aimé choisir une autre profession. Mais à Rosamund aussi, leur père avait imposé sa volonté. Et il avait enseigné à sa fille toutes les subtilités de la loi, la technique pour procéder à de bonnes analyses, développer les arguments, écrits comme oralement. Elle avait même participé à des procès fictifs, hélas seulement avec son père et son frère, les femmes n'étant pas autorisées à exercer le droit et donc encore moins à se présenter devant la cour. Si le barreau ne leur avait pas été interdit,

Rosamund serait devenue avocate et aurait commencé à plaider des années auparavant. Elle trouvait la loi fascinante et eût été fière et ravie de mettre ses pas dans ceux de leur père. Au lieu de cela, c'était Bertram qui avait dû assumer la tradition familiale, alors que la fonction d'avocat ne convenait pas du tout à sa personnalité.

Mais un soir, trois semaines plus tôt, Elias Carrow s'était effondré, mort, à son bureau. Rupture d'anévrisme, avait dit le médecin. En un instant, Bertram et Rosamund s'étaient retrouvés orphelins, et tout leur univers avait basculé.

Et maintenant elle était là, travestie en avocat afin d'être admise dans l'une des *Inns of Court*, les tribunaux. Bertram avait pensé à « emprunter » à leur cousin Ross les autorisations légales ainsi que sa place sur la liste des accrédités – ce qui, par chance, n'impliquait que de donner le nom de l'avocat et les preuves de sa qualification pour exercer. Une idée qui n'aurait jamais marché si le cousin Ross n'avait pas été un avocat provincial qui détestait Londres et n'allait jamais plus loin qu'au sud de sa campagne du Yorkshire.

— Personne ici ne le re... reconnaîtrait. Son nom n'évoquera rien, avait rappelé Bertram à Rosamund. Quant aux membres de Lincoln's Inn, le président Sean Partridge a accepté de t'acc... accueillir au dîner du vendredi. Plus exactement, il a accepté d'acc... accueillir le cousin Ross. Tu devras être présente à trois dîners avant d'être admise au sein des pairs, mais Partridge a dit que tu pourras participer aux deux autres plus tard. Partridge n'est pas le type le plus fu... futé qui soit, mais être dans ses petits papiers est capital. Il ne nous créera aucun ennui.

Aucun ennui ?

Rosamund pria pour que ce fût vrai. Elle avait le poulx qui filait comme celui d'un pur-sang du derby.

Elle jeta un coup d'œil vers la porte par laquelle elle était entrée. Il n'était pas encore trop tard pour battre en retraite. Il lui aurait suffi de pivoter sur ses talons et de faire demi-tour sans que quiconque la remarque.

Elle était sur le point d'arrêter Bertram lorsqu'elle se rendit compte qu'il était déjà loin devant elle, et cherchait Partridge. Avant qu'elle ait eu le temps de l'intercepter, deux hommes lui coupèrent le chemin. Elle les contourna en hâte, mais en heurta un troisième.

Elle leva les yeux, il baissa les siens.

Même pour un homme, il était très grand. Il la dominait d'une tête. Et il était le spécimen mâle le plus parfait qu'elle eût jamais vu, du genre que l'on pouvait décrire comme très beau, avec d'épais cheveux châtain, un nez fin patricien, un menton volontaire, des mâchoires viriles. Quant à sa bouche, elle semblait avoir été dessinée pour les baisers. Du moins était-ce l'impression de Rosamund, car elle n'avait guère d'expérience en ce domaine.

En cet instant, cette bouche exquise était crispée par la contrariété. L'homme secoua ses doigts, desquels tombèrent quelques gouttelettes rouges. Du vin, qui s'était échappé du verre qu'il tenait.

— Je vous prie de m'excuser, dit Rosamund, se rappelant *in extremis* qu'elle devait parler d'une voix grave. J'ai bien peur de ne pas vous avoir vu.

Il sortit un mouchoir de sa poche et s'essuya les doigts.

— Aucune importance. Un simple accident.

Il posa son verre sur le plateau d'un serveur qui passait, puis replia soigneusement son mouchoir en quatre avant de le remettre dans sa poche.

Rosamund nota qu'il était de soie blanche et non de coton comme ceux de son frère. Ses vêtements étaient élégants, d'une coupe parfaite, du genre que seule une fortune confortable permettait d'acquérir.

— Et vous êtes monsieur... ? demanda-t-il d'une superbe voix de baryton qui, à son grand désarroi, fit frissonner Rosamund.

Elle eut besoin de quelques instants pour assimiler la question.

— Moi... ? Oh, je suis Ro... Ross Carrow.

Elle avait eu un mal fou à s'empêcher de dire « Rosamund ».

— Carrow ? C'est cela ? Comment allez-vous ? Je suis lord Lawrence Byron.

Byron ? C'était donc lui, Byron ?

Elle connaissait ce nom. Son père, au fil des années, l'avait mentionné à maintes reprises. Lord Byron était célèbre pour tous les procès qu'il avait gagnés. Son excellente réputation était le fruit d'un travail acharné et de son intelligence, et non de ses relations dans les hautes sphères de la société. Si sa mémoire était bonne, songea Rosamund, son frère était duc.

Seigneur...

Lord Lawrence la considéra quelques instants, avant de demander :

— Êtes-vous nouveau à Lincoln's Inn ? Je n'ai pas souvenir de vous avoir déjà rencontré.

— Oui, je suis nouveau. Je suis arrivé dans la capitale récemment. J'étais dans le nord du pays.

Bertram lui avait fait si souvent réciter son *curriculum vitae* en tant que Ross Carrow que les mots lui venaient facilement.

— J'ai passé ma jeunesse ici à Londres, avant que ma famille ne déménage. Je pense n'avoir jamais perdu l'accent de la ville.

Il hocha la tête, puis étrécit les yeux.

Que regardait-il... ? Mon Dieu, il n'avait tout de même pas des soupçons ?

Elle soutint son regard.

— Carrow ? dit-il lentement. Êtes-vous parent avec Elias Carrow ?

Soulagement et subite tristesse envahirent Rosamund. Ses mains se mirent à trembler sous l'assaut du chagrin. Elle avait tant de mal à accepter que son père fût parti. Aujourd'hui encore, elle avait peine à croire que jamais elle ne le reverrait, n'entendrait sa voix, n'aurait plus le plaisir de discuter histoire, politique, littérature et droit avec lui.

Elle opina en déglutissant.

— Oui. Elias Carrow était mon... cousin.

Les yeux verts de lord Lawrence s'emplirent de compassion.

— Mes sincères condoléances. Je ne le connaissais pas bien, mais je sais qu'il était un homme estimable et un excellent avocat. Toute la communauté des gens de loi s'est désolée de sa mort. Il nous manque à tous.

Rosamund se sentit touchée par la gentillesse de ces paroles. Venant de quelqu'un d'autre, elle les eût jugées de circonstance, sans plus, mais lord Lawrence semblait sincère.

— Je vous remercie, monsieur.

Bertram s'approcha, accompagné d'un homme dont la robe d'avocat, avec ses vastes manches, flottait autour de lui comme les ailes d'un corbeau. Dès qu'il vit Rosamund, un grand sourire illumina son visage.

— Oh, quel plaisir ! s'exclama-t-il. Ravi de vous rencontrer ! Je suis Stanley Partridge et vous devez être Ross Carrow, si j'en crois votre cousin.

Il ne tendit pas la main car c'eût été enfreindre la règle en vigueur parmi les hommes de loi. Il se contenta d'agrandir son sourire et d'attendre que Rosamund réponde.

Quel soulagement, se dit-elle : il semblait prendre pour argent comptant sa prétendue identité. Quoique ce fût un peu offensant que sa transformation en garçon fût aussi aisément entérinée. Comment se faisait-il qu'aucun de ces hommes ne se rendît compte qu'elle était une fille ? Sans doute Bertram avait-il raison : les gens ne voyaient que ce qu'ils s'attendaient à voir.

— Comment allez-vous, sir Stanley ? demanda-t-elle en s'inclinant respectueusement, selon l'étiquette enseignée par Bertram. Je suis ravi. Je vous suis infiniment reconnaissant de m'accepter ici, à Lincoln's Inn, d'autant que je ne suis que récemment arrivé en ville.

— Oh, nous, les avocats, entretenons une vraie relation fraternelle, ainsi que vous le savez certainement.

Partridge coinça ses pouces dans les poches de son gilet et se balança sur ses talons.

— Bertram nous a parlé de vous en bien, continua-t-il, ce qui est normal étant donné que vous êtes son cousin, mais de toute manière les nouveaux confrères, quand ils sont brillants, sont toujours les bienvenus parmi nous, quel que soit leur rang. N'est-ce pas, lord Lawrence ?

— Sans aucun doute. Particulièrement lorsque des libations sont prévues pour célébrer leur arrivée.

Un ange passa.

Puis lord Stanley lâcha un grand rire.

— Bien dit, monsieur ! approuva-t-il. Qui refuserait un verre, quand il est payé par quelqu'un d'autre ?

Lord Lawrence resta impassible, mais la lueur amusée dans ses yeux n'échappa pas à Rosamund. Quel homme se cachait donc derrière cette façade de parfaite urbanité ? se demanda-elle. Elle le pressentait astucieux, compétent et doté d'un flair exceptionnel. Elle le soupçonnait aussi d'être imprévisible, et donc capable de renvoyer tous ses adversaires dans les cordes. Le Ciel fasse que jamais elle ne se trouve face à lui dans un tribunal ! Avoir le dessus sur cet homme devait être diablement difficile.

— Venez donc, Carrow, reprit Partridge. Il faut continuer les présentations. Cela ne servirait à rien de monopoliser lord Lawrence plus longtemps. Vous avez une foule de gens à rencontrer avant la fin de la soirée.

D'un geste du bras qui donna à Rosamund l'impression de voir une chauve-souris géante, Partridge montra la salle bondée.

Elle considéra l'assemblée exclusivement masculine, et une boule se forma dans sa gorge. Elle échangea un bref regard avec Bertram qui l'encouragea d'un petit hochement de tête.

Elle s'aperçut alors que lord Lawrence ne l'avait pas quittée des yeux.

Son premier réflexe fut de baisser les paupières. Mais elle se ravisa en une fraction de seconde : tout homme agissant ainsi faisait montre de faiblesse. Or, dans les circonstances présentes, elle ne devait à aucun prix afficher de la pusillanimité.

Sois un homme ! s'intima-t-elle. Fais ce que ferait un homme.

Elle soutint sans ciller le regard de lord Lawrence, qui ne bougea pas un cil. Alors elle releva un peu le menton.

Il arqua un sourcil.

Rosamund tint bon.

— Si vous voulez bien m'excuser, monsieur, fit Partridge, inconscient du duel silencieux qui était en cours.

Lentement, lord Lawrence se tourna vers lui et, en une fraction de seconde, il afficha une expression tout ce qu'il y avait d'imperturbable, comme si l'affrontement muet avec Rosamund n'avait jamais eu lieu.

— Bien sûr, dit-il.

Il salua Partridge d'un hochement de tête, puis Bertram et revint à « Ross Carrow ».

— J'ai été ravi de vous rencontrer, monsieur. Je suis certain que nos chemins se croiseront de nouveau. Londres est peut-être une grande ville, mais la communauté des hommes de loi est incroyablement petite.

Rosamund le salua en retour, puis emboîta le pas à Partridge, Bertram sur ses talons.

Elle ne prit pas le risque de regarder lord Lawrence. D'ailleurs, elle l'oublia aussitôt : elle devait être présentée à une foule d'autres personnes.

Lawrence suivit des yeux Ross Carrow qui s'éloignait. Quel homme étrange... Il avait piqué sa curiosité. Il semblait intelligent, s'exprimait bien, mais il n'y avait là rien de neuf : les hommes de loi appartenaient à l'élite. Bertram, le cousin de Ross Carrow, faisait néanmoins exception : il était bègue et de ce fait toujours mal à l'aise. C'était sans doute à cause de son handicap qu'il avait prié Ross Carrow de le rejoindre à Londres, dans l'espoir que son cousin l'aiderait à combler le vide laissé par la mort de son père.

Lawrence avait été étonné de voir tant de chagrin voiler les traits de Ross Carrow lorsqu'il avait

mentionné Elias. Voilà qui était un peu bizarre. Le défunt n'avait pas dû être très proche du jeune Ross, qui habitait à l'autre bout du pays. Quoique... Que connaissait-il exactement de la famille Carrow ? Pratiquement rien. Il n'avait rencontré Elias que rarement, et ne l'avait eu comme adversaire lors d'un procès qu'une seule fois.

Mais le jeune Carrow l'intriguait. Il était très différent de son cousin Bertram. Peut-être à cause de son air juvénile et son visage aux traits fins. Ce garçon ne devait pas avoir besoin de se raser plus d'une fois par semaine. Ses joues semblaient de velours. Il avait vingt ans à peine. Ses études étaient tout juste achevées et il ne plaiderait pas avant deux à trois ans.

Il avait les nerfs solides, cela dit. Lorsqu'il l'avait affronté du regard, il n'avait pas été impressionné, alors que la plupart des hommes qu'il connaissait auraient baissé les yeux, vaincus. Mais pas Ross Carrow : il était resté de marbre, droit dans ses bottes. Et il y avait eu autre chose, quelque chose que Lawrence ne parvenait pas à définir...

C'était ce je-ne-sais-quoi qui l'intriguait et l'attirait le plus. Le garçon devait être un adversaire coriace. Dommage que l'avenir ne lui réserve pas un affrontement avec Ross Carrow à la barre. C'eût été amusant de lutter pied à pied avec lui, de découvrir jusqu'où les nerfs du gamin tiendraient bon.

Lawrence sourit, puis se détourna : il lui fallait un verre de vin avant d'aller dîner.

2

— Où pars-tu ? Il est à peine six heures. Trop tôt pour aller à un bal.

Lawrence interrompt son geste : il enfilait ses gants de cuir fauve. Il regarda son frère jumeau, Leopold, qui se tenait dans le hall de leur maison de ville, à Cavendish Square.

Les deux hommes se ressemblaient comme deux gouttes d'eau : aussi grands l'un que l'autre, physique athlétique, cheveux blond foncé, beaux traits virils et yeux verts. Seule infime différence : les yeux de Lawrence étaient pailletés de doré.

— Je ne vais pas au bal, Leo. Si tu tiens à tout savoir, je dîne avec un confrère.

Ses gants enfilés, il coiffa son haut-de-forme en peau de castor.

— Un confrère, vraiment ? Mmm... J'aurais cru que tu avais eu ta dose d'hommes de loi après cette soirée à Lincoln's Inn hier. Bon sang, ce que cela a dû être barbant...

— Ce n'était pas si mal, répondit Lawrence dans un petit sourire. Contrairement à toi, j'apprécie les discussions sur la législation et ne les trouve pas le moins du monde ennuyeuses. J'ai de la peine à croire que tu aies étudié le droit en même temps que moi à l'université.

— Il fallait bien que j'étudie quelque chose, n'est-ce pas ? Mais je préfère ma vie telle qu'elle est aujourd'hui : passer du temps avec ma femme, m'occuper de notre domaine, travailler à mon nouveau roman, dont Thalia dit qu'il est encore plus effrayant que le précédent.

À la grande surprise de tout le monde, sauf peut-être de l'épouse de Leo et de Lawrence lui-même, Leo avait révélé d'inattendus talents d'écrivain. L'année précédente, il avait achevé son premier livre, une terrible histoire de meurtre à faire froid dans le dos. Il avait trouvé un éditeur et, de crainte de renforcer l'indésirable célébrité de la famille Byron, il avait pris un pseudonyme. Jusqu'à maintenant, M. B. Ron Delpool avait fait un joli petit profit avec la vente de ses livres et avait toutes les raisons d'espérer que celui-ci irait en augmentant.

Lawrence sourit.

— S'il est au moins à moitié aussi bon que le dernier, tu as un nouveau grand succès entre les mains. Quand me laisseras-tu le lire ?

— Quand il sera terminé, et pas un jour avant. Thalia est une critique infiniment plus indulgente que toi.

— Seulement parce qu'elle couche avec toi, très cher. Je ne suis pas soumis aux mêmes contraintes qu'elle.

Leo lui décocha un regard mauvais puis, quelques secondes plus tard, joignit son rire à celui de son frère.

— Ne peux-tu vraiment pas échapper à ce dîner ce soir ? J'ai promis à Thalia de l'emmener au théâtre. Pourquoi ne te joindrais-tu pas à nous ?

— J'aimerais bien, mais il faudra attendre une autre occasion, je le crains. L'homme que je dois voir a des renseignements susceptibles de m'aider

pour une prochaine affaire. Je ne puis m'offrir le luxe de me décommander.

— Seigneur, un dîner de travail ? Voilà qui est encore moins gai que je ne le pensais. Que t'arrive-t-il, mon frère ? Tu étais autrement plus drôle, autrefois.

— Je suis toujours drôle, se défendit Lawrence.

— Non. Et si tu n'y veilles pas, tu vas devenir un sinistre birbe. Ce dont tu as besoin, c'est d'être moins sérieux et de te trouver quelque distraction qui donnera un peu de piment à ta vie.

— Ce que je ne veux pas, c'est que tous les deux, nous nous retrouvions dans le même panier, Leo. Il m'a fallu trois fichues années pour faire oublier mon arrestation pour coups et blessures. Il n'est pas question que ma réputation soit salie par une nouvelle incartade.

— Oh, Lawrence, ta réputation était déjà salie bien avant cela, et pourtant tu es encore considéré comme l'un des avocats les plus en vue de Londres. À ta place, je ne m'inquiétera pas de l'éventualité d'un nouveau scandale.

— Je ne serai mêlé à aucun scandale ! J'en ai terminé avec ça.

— Avec les scandales ? Pfff... Tu es un Byron. Nous sommes ainsi faits. Es-tu certain d'être mon frère ? Il faut que je m'assure que tu n'as pas été changé par un esprit facétieux au cours de la nuit.

Et avant que Lawrence ait eu le temps de l'arrêter, Leo avait soulevé l'une des paupières de son frère pour scruter son œil comme s'il cherchait quelque signe du démon.

Agacé, Lawrence repoussa vivement son bras.

— Arrête ça. Tu te comportes comme un idiot.

Leo ricana.

— Qui se comporte comme un idiot ? demanda une voix féminine.

Lawrence se tourna vers l'escalier. Une belle jeune femme brune le descendait. La soie saphir de sa robe du soir bruissait à chacun de ses pas gracieux. Les yeux de Leo s'illuminèrent sous l'effet de l'amour et du plaisir. Oubliant manifestement Lawrence, il alla prendre la main de son épouse et la porta à ses lèvres. Thalia lui sourit avec tant de chaleur que Lawrence se sentit indiscret. Les sentiments profonds qu'éprouvaient Leo et Thalia l'un pour l'autre auraient sauté aux yeux de n'importe qui. Lawrence savait quels obstacles ils avaient dû surmonter pour être enfin ensemble. Seule la mort séparerait ces deux-là.

Il détourna le regard afin de leur accorder un peu d'intimité.

Lorsque Leo et Thalia venaient à Londres, ils s'installaient dans la maison familiale de Cavendish Square. Lawrence n'en devenait pas voyeur pour autant mais, parfois, cela lui faisait un étrange effet de voir quelqu'un qui lui ressemblait à s'y tromper échanger des regards énamourés, voire carrément torrides, avec une femme qui était pour lui une sœur, au même titre que les siennes...

Leo murmura quelque chose à l'oreille de Thalia, qui gloussa avant de lui donner une petite bourrade taquine sur la poitrine. Il posa un baiser rapide mais ardent sur ses lèvres, puis tous deux quittèrent enfin leur cocon privé pour se tourner vers Lawrence.

— Alors ? Lequel de vous deux est idiot ? s'enquit Thalia. Ai-je besoin de le demander, Leo, mon chéri ?

— Eh bien, mais Lawrence, naturellement ! Il dit qu'il va assister à un dîner de travail d'un ennui mortel ce soir. Peut-être pourrais-tu le convaincre de changer d'avis.

— Dans la mesure où je le sais aussi têtue que toi, je n'essaierai même pas. Néanmoins, c'est dommage que tu ne te joignes pas à nous, Lawrence. Charles Maynes Young joue à Covent Garden et je suis sûre qu'il sera excellent.

— J'adorerais vous accompagner, mais j'ai une importante affaire qui ne peut attendre. Tout de même, je suis étonné qu'aucun membre de la famille ne vienne avec vous. Je sais qu'Esme et Northcote sont encore à Ten Elms avec le petit Kyle, et que Cade et Meg ne rentreront pas du Northumberland avant le mois prochain, mais tous les autres sont là pour la saison, y compris quelques cousins. Il doit bien s'en trouver parmi eux qui seraient ravis de passer une soirée au théâtre.

— En fait, nous avons décliné une invitation à la réception Packham, à laquelle je sais qu'Edward et Claire, Mallory et Adam vont assister, expliqua Thalia. Leo et moi y dînerons, mais ensuite nous rejoindrons mon amie Mathilda Cathcart et son mari au théâtre.

— Drake et Sebastianne ont dit qu'ils viendraient peut-être aussi, ajouta Leo, mais Drake étant plongé dans une nouvelle expérience, cela m'étonnerait qu'on les voie.

— Moi aussi, confirma Lawrence en souriant : son brillant frère aîné vivait dans son monde à lui, avec une femme intelligente et infiniment patiente.

— À demain soir, alors ? Ou après-demain ? proposa Thalia.

— Désolé, mais je serai en pleine préparation d'un procès. Ensuite, en fin de semaine, un dîner est prévu avec lord Templestone à Kew.

— Le baron Templestone ? demanda Leo. Le père de Phoebe ?

— Lui-même, répondit Lawrence, une note de défi dans la voix.

Lawrence savait que son jumeau n'ignorait rien de son intérêt pour Phoebe Templestone. Après avoir été présenté à la jolie blonde au début de la saison, il avait dansé avec elle dans plusieurs bals et l'avait promenée dans son cabriolet à Hyde Park. Des bruits couraient sur la relation entre les deux jeunes gens, et des paris sur ses suites étaient pris au White's Club. Mais Lawrence se liait à une débutante ou une autre à chaque saison. Donc il n'y avait rien de neuf de ce côté-là.

Quoique, cette fois-ci, il y eût une différence : Lawrence envisageait vraiment de demander la main de Phoebe. Il était de notoriété publique que le père de la jeune fille serait enchanté si les deux tourtereaux s'unissaient. Un mariage avec le dernier fils célibataire du duc de Clybourne serait pour Templestone un trophée de choix.

Néanmoins, les avantages de ce mariage n'auraient pas été à sens unique. Le père de Phoebe était un juge de la Haute Cour, un homme très puissant dont beaucoup pensaient qu'il deviendrait un jour le lord juge en chef d'Angleterre. En attendant, Carlton Templestone pourrait être un précieux allié pour Lawrence qui désirait devenir conseiller du roi, la plus éminente des positions pour un avocat, la dernière étape avant de devenir juge.

Jusqu'à maintenant, Lawrence avait veillé à ne pas manifester davantage qu'un intérêt poli et respectueux envers Mlle Templestone. Il préférait éviter d'être piégé dans un mariage qu'en fin de compte il ne souhaiterait pas vraiment. Il prenait le temps de la réflexion.

Phoebe était jeune, adorable, âgée de dix-huit ans, dotée d'exquises manières et d'un talent très relatif

au pianoforte. Elle ferait une bonne épouse, se disait Lawrence. Surtout pour un avocat. Mais il ne se faisait pas d'illusions sur les sentiments qu'il éprouvait pour elle.

Il ne l'aimait pas, et savait que jamais il ne l'aimerait.

Leo en était conscient, et donc désapprouvait cette relation. Il n'avait rien contre Mlle Templestone, mais il n'ignorait pas que les sentiments de son jumeau envers la demoiselle étaient pour le moins tièdes.

Au début, Leo n'avait accordé que peu d'attention aux manœuvres de séduction de Lawrence vis-à-vis de Mlle Templestone. Il s'était dit qu'à travers la fille Lawrence cherchait à s'attirer les bonnes grâces du père. Mais lorsque Lawrence avait persisté dans ses approches, Leo s'était inquiété.

— Tu ne fais pas la cour à cette jeune fille, n'est-ce pas ? avait-il demandé un jour où Lawrence revenait d'une escapade à Hyde Park avec Mlle Templestone.

— C'est possible. Je n'ai encore rien décidé. Serait-ce dommageable que je prenne femme ?

Difficile de déterminer, dans l'instant, lequel des deux frères avait été le plus choqué : Leo, dont les soupçons avaient été confirmés, ou Lawrence, qui avait admis que ce mariage était une possibilité.

Au cours de la demi-heure suivante, Leo avait imposé à Lawrence une leçon sur le mariage. Il lui avait expliqué en détail que la seule motivation qui justifiait celui-ci était l'amour.

Lawrence avait écouté sans interrompre son frère. Il savait pertinemment que leurs sept frères et sœurs avaient conclu des mariages d'amour et que tous pensaient qu'il devait attendre la femme qu'il aimerait profondément, prendre son temps pour trouver l'élue de son cœur.

Le problème, c'était qu'une question flottait sans cesse dans son esprit : et si le destin n'avait prévu aucun grand amour pour lui ? Si sa moitié d'orange n'existait pas ?

Les mariages réussis de ses frères et sœurs avaient tous été le fruit de la chance et du hasard. Or lorsqu'il s'agissait de lui-même, Lawrence ne croyait guère en une bonne étoile. Il préférait les faits solides et les raisons impartiales. Et ces faits comme ces raisons étaient là pour lui prouver qu'il n'avait rencontré, à vingt-neuf ans, aucune femme qui lui eût donné envie de passer davantage que quelques semaines avec elle. S'il se fiait à la saison qui avait apporté son nouveau contingent de débutantes, et songeait à celles qui les avaient précédées, il ne pensait pas que la situation pût changer.

Non qu'il fût en manque de compagnie féminine. Au contraire. Sa réputation de don Juan n'était pas usurpée. Cette année, il avait entretenu une liaison avec une superbe ballerine et une vigoureuse jeune veuve qui appréciait les ébats dans des lieux publics. Il avait aussi passé une nuit avec deux cantatrices qui lui avaient arraché des sons qu'il ne se serait jamais cru capable d'émettre. Si plaisantes qu'aient été ces aventures, il n'avait pas été amoureux. Et il ne l'avait pas davantage été des têtes de linotte de la bonne société auxquelles il suffisait d'ouvrir la bouche pour anéantir ses élans. Avec la logique et la lucidité qui faisaient de lui un bon avocat, il avait conclu que s'il ne pouvait se marier par amour, il contracterait un mariage de convenances.

Il avait choisi avec Leo de faire des études de droit, aucun des deux n'ayant vu l'intérêt d'intégrer l'armée ni d'entrer dans les ordres, cette dernière option étant en totale opposition avec leur nature d'irrévérencieux jouisseurs. Donc, au lieu de s'orienter

vers les deux habituelles professions de fils cadets, ils avaient appris le droit. Mais, à la différence de Leo, Lawrence avait été captivé par cette discipline. La loi présentait une complexité intellectuelle et des défis qu'il trouvait fascinants. Au cours du temps qu'il avait consacré à obtenir ses diplômes, il s'était rendu compte qu'il avait trouvé sa voie et, peu à peu, s'était dit qu'il n'y aurait pour lui rien de plus satisfaisant que de devenir un jour juge. Ce qui expliquait qu'il eût tourné ses regards vers la ravissante fille de Templestone. Il n'était pas épris de la jouvencelle, mais elle lui serait utile dans ses objectifs.

Néanmoins, il ne parvenait pas à se décider à conclure un engagement avec elle. Quelque chose lui disait qu'il serait plus sage d'attendre encore un peu. Ce qu'il faisait. La fin de la saison n'arriverait que dans plusieurs semaines. Il avait donc tout le temps de se déclarer.

Il se tourna vers Leo et Thalia.

— Si vous voulez bien m'excuser, il faut vraiment que je m'en aille. Passez une bonne soirée. Vous m'en rapporterez les meilleurs moments demain au petit déjeuner.

Thalia lui sourit gentiment, mais Leo le salua d'un air frustré.

Lawrence toucha de l'index le bord de son chapeau en guise d'au revoir et s'en fut.

3

Trois jours plus tard, Rosamund traversait le tribunal à côté de Bertram, les bras chargés de dossiers, sa robe noire fouettant ses mollets engoncés dans les jambes d'un pantalon. Sa tête était coiffée d'une perruque blanche frisée, livrée ce matin par les gens d'Ede & Ravenscroft. Son catogan de cheveux sombres était bien net, coincé sur sa nuque dans son col, lequel s'évasait en jabot sur le devant de sa chemise en deux longs pans rectangulaires. Bertram portait la même tenue blanc et noir, couleurs qui ne réussissaient qu'à mettre en évidence ses traits tirés.

Une chance, il n'était plus verdâtre comme au petit déjeuner, juste avant de sortir en courant de la salle à manger, en proie à une nausée. Mais elle-même ne se sentait pas très bien. Elle avait l'impression que son estomac n'était plus formé que de nœuds douloureux.

Qu'arriverait-il s'ils étaient pris ? Si quelqu'un découvrait la vérité ?

Elle avait passé la soirée à Lincoln's Inn, devant un plantureux dîner de quatre plats, à discuter avec des hommes de loi, puis s'était levée et leur avait récité le discours nécessaire à son admission au club, et nul n'avait sourcillé. Personne n'avait pointé sur elle un index accusateur, n'avait démasqué sa fraude

et ne l'avait fait jeter dehors. Bien sûr, les avocats rassemblés à Lincoln's Inn n'étaient pas ceux d'une cour, qui avaient le pouvoir de faire bien pire que l'expulser si son identité était percée à jour.

De toute façon, elle irait jusqu'au bout de son projet fou. Elle était déjà allée trop loin pour se défilier lâchement.

Et puis, il y avait Bertram.

Un seul coup d'œil lui suffit, alors qu'ils se dirigeaient vers la table des avocats de la défense, pour comprendre qu'elle avait fait le bon choix. Bertram semblait de nouveau au bord de la nausée.

S'il s'en tenait aux notes qu'ils avaient préparées au cours des deux jours précédents, tout devrait marcher comme sur des roulettes. Pourvu qu'il ne commette pas d'erreur avec les dépositions des témoins. Ces témoins, qui étaient-ils ? On ne le saurait que lorsqu'ils seraient appelés à la barre, la législation n'obligeant pas l'accusation à fournir les éléments recueillis à l'encontre de l'accusé.

Rosamund faisait sien le principe selon lequel une « défense spontanée » était le meilleur moyen d'accéder à la vérité. Mais Bertram et elle seraient obligés de travailler avec les données qu'ils avaient. Par chance, il ne s'agissait pas d'un procès pour meurtre. De ce fait, Bertram n'avait pas à se soucier que leur cliente finisse au bout d'une corde. De toute façon, se dit Rosamund, elle était là pour veiller au grain, et surtout pour offrir à son frère un soutien moral.

Bertram et elle prirent chacun un siège à la grande table ronde et empilèrent soigneusement les documents dont ils allaient avoir besoin. Pendant ce temps, les clerks et les greffiers organisaient leurs propres dossiers.

Au cours des quelques minutes de répit qui leur restaient, Bertram révisa ses notes pour la douzième

fois, marmonnant discrètement. Rosamund prit un crayon pour l'aiguiser de nouveau.

Un bruit de pas lui fit lever la tête : elle écarquilla les yeux quand elle découvrit l'inoubliable lord Lawrence Byron à l'autre bout de la table.

Elle lâcha le crayon.

— Bonjour, messieurs, dit-il.

Bertram le regarda et sa pâleur s'accrut. Sa pomme d'Adam se mit à faire du yoyo dans sa gorge.

— Bon... Bonjour.

Rosamund était consternée : Bertram était encore plus anxieux qu'elle ne l'avait imaginé.

Voilà qui n'augurait rien de bon.

Elle s'obligea à conserver une mine impassible et salua l'arrivant d'un petit signe de tête.

— Monsieur. Ravi de vous revoir.

— Ravi de vous revoir aussi, monsieur Carrow.

Sa robe d'avocat était de très belle qualité, remarqua Rosamund, comme sa perruque. Les bouclettes blanches mettaient en valeur ses traits virils et faisaient ressortir le vert et l'or de ses prunelles.

Elle détourna les yeux : elle ne pouvait l'admirer béatement ainsi. Mais lord Lawrence ne paraissait pas l'avoir remarqué.

— Lorsque nous nous sommes rencontrés l'autre jour, déclara Rosamund, piquée par la curiosité, je ne pensais pas vous retrouver en face de moi à la table des avocats.

— Moi non plus. Le hasard crée d'intéressantes situations, n'est-ce pas ?

Il posa sur le bureau une plume, une fine liasse de feuilles et ce qui semblait être, tel que Rosamund le voyait à l'envers, un résumé de son dossier.

N'avait-il rien apporté d'autre ? Peut-être, vu le nombre de procès qu'il avait remportés, ne jugeait-il

pas utile de se munir de davantage d'éléments. Il n'avait pas non plus de collaborateur.

— Au moins bénéficions-nous d'une belle journée ensoleillée pour les débuts de la procédure, dit-il.

Il s'assit de façon très décontractée.

— Cette salle devient aussi ténébreuse qu'une tombe lorsqu'il fait gris, quel que soit le nombre de chandelles allumées.

Bertram opina d'un air absent. Il se liquéfiait à vue d'œil. Lord Lawrence le considéra quelques instants, une lueur de pitié dans les yeux. Rosamund se raidit, protectrice. Bertram n'était certainement pas aussi policé et beau parleur que lord Lawrence, mais l'aplomb qui lui manquait était compensé par sa détermination acharnée et sa persévérance.

Bertram allait lui montrer de quel bois il se chauffait !

Et elle aussi.

— Vos clients, je présume ? dit-elle en montrant de la main la galerie qui ceinturait la salle et les trois élégants gentilshommes qui venaient juste d'entrer en fanfare.

Deux valets en livrée libérèrent les bancs du premier rang pour leurs maîtres. Les personnes déjà présentes furent obligées de se serrer ou de se mettre debout. Puis apparut la vieille Mme Vauxley, une matrone aux cheveux gris. Elle se tenait raide comme un piquet, l'air intransigeant. Les plumes d'autruche qui ornaient son chapeau bouchaient le peu de champ visuel qui restait aux malheureux assis derrière elle.

D'après ce que Rosamund savait de l'affaire, les Vauxley étaient une riche famille liée aux pairs du royaume. Ils avaient attaqué en justice la jeune veuve du fils de la matrone, car d'après eux elle s'était illégalement approprié des bijoux de valeur, deux

tableaux et un cheval donné favori pour le derby du mois prochain – d'où l'intérêt du public. Les Vauxley prétendaient que le tout faisait partie, le cheval en particulier, des biens du défunt mari et donc devait revenir à la famille. Mais la cliente de Bertram et Rosamund, Patricia Vauxley, affirmait que son mari les lui avait donnés.

— Tous m'appartiennent, avait-elle assuré.

Et elle entendait bien les conserver. Elle était prête à lutter pied à pied pour cela.

Lord Lawrence se tourna vers Bertram.

— Il est temps de commencer, monsieur, si votre cliente est d'accord. La jeune Mme Vauxley attend dans le couloir pour prêter serment. Si vous souhaitez vous entretenir d'abord avec elle, je puis néanmoins patienter.

Bertram regarda lord Lawrence puis jeta un coup d'œil à Rosamund, qui lut la panique dans ses yeux. Il souhaitait accepter la proposition de son adversaire. Le procès, ainsi qu'ils en étaient tous deux conscients, n'allait pas être facile à gagner et une négociation, même au dernier moment, épargnerait à Bertram l'obligation de se présenter devant la cour. Le problème – et Bertram le savait aussi bien que Rosamund –, c'était que la jeune Mme Vauxley refuserait tout compromis.

Rosamund secoua légèrement la tête et vit les épaules de son frère s'affaisser.

— Non, monsieur, dit-il à lord Lawrence, nous allons pro... pro... céder comme convenu.

— Comme il vous plaira.

Puis à Rosamund :

— Bonne chance, donc. Que le meilleur l'emporte.

Ou la meilleure... rectifia Rosamund *in petto*.

Car c'était bien elle qui se retrouvait devant la cour, en tant qu'avocat adjoint dans un vrai procès.



11989

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 29 octobre 2017.

Dépôt légal novembre 2017.
EAN 9782290156490
OTP L21EPSN001650N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion